

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1959

N°
170

THESE
pour le
DOCTORAT EN MEDECINE
(Diplôme d'Etat)

par
Guy ETIENNE, né le 18 Septembre 1928
à Saint-Carreuc (Côtes-du-Nord)

Présentée et soutenue publiquement le

LE SIGNAL
DESCRIPTION
PHENOMENOLOGIQUE

Président : Monsieur le Professeur L. MICHAUX
Professeur de la Chaire de Clinique Psychiatrique Infantile
à la Faculté de Médecine de Paris

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Année 1959

N°

THESE
pour le
DOCTORAT EN MEDECINE
(Diplôme d'Etat)

par
Guy ETIENNE, né le 18 Septembre 1928
à Saint-Carreuc (Côtes-du-Nord)

Présentée et soutenue publiquement le

LE SIGNAL
DESCRIPTION
PHENOMENOLOGIQUE



Président : Monsieur le Professeur L. MICHAUX
Professeur de la Chaire de Clinique Psychiatrique Infantile
à la Faculté de Médecine de Paris



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547108_0042

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. BENARD (H.), BROCC (P.), BULLIARD (H), CADENAT (F.), CHABROL (Et.)
 CHAMPY (C.), CHEVALIER (P.), DEBRE (R.), DONZELOT (E.), GASTINEL (P.),
 GUILLAIN (G.), HALPHEN (E.), HARVIER (P.), HAZARD (R.), HEUYER (G.),
 LAROCHE (G.), LAUBRY (Ch.), LEMAITRE (F.), LEVY-SOLAL (E.), LHERMITTE (J.),
 LIAN (C.), LOEPER (M.), MARION (G.), MATHIEU (P.), MOCQUOT (P.), MONDOR (H.),
 MONOD (R.), MULON (P.), OLIVIER (E.), RICHEL (Ch.) STROHL (A), TANON (L.),
 VELTER (E.).

DOYEN Léon BINET. Membre de l'Institut.
 ASSESSEUR Jean VERNE.

I. - PROFESSEURS

MM.

Anatomie	CORDIER (G.)
Anatomie pathologique	DELARUE (A.)
Anesthésiologie	BAUMANN (J.)
Bactériologie	FASQUELLE (R.)
Biochimie médicale	JAYLE (M.F.)
Biologie appliquée à l'Education physique et aux Sports	CHAILLEY-BERT (P.)
Biologie médicale	FAUVERT (R.)
Cancérologie médicale et sociale	BERNARD (J.)
Clinique carcinologique	REDON (H)
Clinique de cardiologie	MOUQUIN (M.)
(Beaujon	SICARD (A.)
) Cochin	QUENU (J.)
Cliniques chirurgicales...) Hôtel-Dieu	MENEGAUX (G.)
(Salpêtrière	MOULONGUET (P.)
Clinique chirurgicale réparatrice et orthopédique	MERLE D'AUBIGNE (R.)
Clinique de chirurgie cardio-vasculaire	de GAUDART-D'ALLAINES (F.)
Clinique de chirurgie infantile et orthopédie	FEVRE (M.)
Clinique de chirurgie pleuro-pulmonaire	MATHEY (J.)
Clinique génétique médicale	LAMY (M)
Clinique gynécologique	FUNCK-BRENTANO (P.)
Clinique de maladies cutanées et syphilitiques	DEGOS (R.)
Clinique des maladies des enfants	CATHALA (J.)
Clinique des maladies infectieuses	MOLLARET (P.)
Clinique des maladies mentales et de l'encéphale	DELAY (J.)
Clinique des maladies métaboliques	HAMBURGER (J.)
Clinique des maladies du sang	MARCHAL (G.)
Clinique des maladies du système nerveux	ALAJOUANINE (T.)
(Bichat	JUSTIN-BESANÇON (L.)
) Broussais	DE GENNES (L.)
Cliniques médicales) Cochin	MOREAU (R.)
(Hôtel-Dieu	BARIETY (M.)
Clinique médicale d'hydro-climatologie thérapeutique...	DEBRAY (C.)
Clinique médicale propédeutique	PASTEUR VALLERY-RADOT (L.)
Clinique médico-sociale du diabète sucré et des maladies de la nutrition	BOULIN (R.)
Clinique de neuro-chirurgie	PETIT-DUTAILLIS (D.)

	(Baudelocque	LACOMME (M.)
Cliniques obstétricales ..	(Port-Royal	VARANGOT (J.)
	(Tarnier	LANTUEJOUL (P.)
Clinique ophtalmologique		RENARD (G.)
Clinique oto-rhino-laryngologique		AUBIN (A.)
Clinique de pédiatrie Sociale		MARIE (J.)
Clinique de pneumo-phtisiologie		BERNARD (E.)
Clinique psychiatrique infantile		MICHAUX (L.)
Clinique de puériculture		LELONG (M.)
Clinique rhumatologique médicale et sociale		COSTE (F.)
Clinique stomatologique		DECHAUME (M.)
Clinique thérapeutique chirurgicale		SENEQUE (J.)
Clinique thérapeutique médicale		LEMAIRE (A.)
Clinique urologique		FEY (B.)
Electrophysiologie médicale (chaire à titre personnel).		DJOURNO (A.)
Embryologie		GIROUD (A.)
Histoire de la médecine et de la chirurgie		SOULIE (P.)
Histologie		VERNE (J.)
Hygiène et clinique de la première enfance		TURPIN (R.)
Hygiène et médecine préventive		JOANNON (C.)
Médecine légale		PIEDELIEVRE (R.)
Médecine du Travail		DESOILLE (H.)
Parasitologie		GALLIARD (H.)
Pathologie chirurgicale		COUVELAIRE (R.)
Pathologie exotique		LAVIER (G.)
Pathologie expérimentale et comparée		LENEGRE (J.)
Pathologie humorale et immunologie expérimentale (chaire à titre personnel)		MERKLEN (F.)
Pathologie médicale		DECOURT (J.)
Pathologie et thérapeutique générales		GARCIN (J.)
Pharmacologie et matière médicale		CHEYMOL (J.)
Physiologie		BINET (L.)
Physique médicale		DOGNON (A.)
Radiologie médicale		DESGREZ (H.)
Technique chirurgicale		PATEL (J.)
Thérapeutique		BROUET (G.)

II. - PROFESSEURS SANS CHAIRE, PROFESSEURS AGREGES ET MAITRES DE CONFERENCES - AGREGES

MM.

Anatomie	(DELMAS (A.), pr. s. ch.) CABROL (C.)) DEBEYRE (J.)) OLIVIER (G.)
Anatomie pathologique	(GAUTHIER-VILLARS (Mlle P.)) pr. s. ch.) BUSSER (F.)) GOUYGOU (Ch.)
Anesthésiologie	N... N... (HAUDUROY (P.) pr. s. ch. (dét.) (NEVOT (A.) pr. s. ch. (CHRISTOL (D.) (TOURNIER (P.) (BARBIER (P.)

Biochimie médicale	(ETTORI (J.) pr. s. ch. (dét.)) DESGREZ (P.) pr. s. ch.) POLONOVSKI (J.) (SCHAPIRA (G.) BOURLIERE F.)
Biologie médicale	N... N...
Carcinologie	DUERRAT (B.)
Dermato-Syphiligraphie	N.
Electro-Radiologie	TUCHMANN-DUPLESSIS (H.)
Embryologie	N... N...
Hématologie	(COUJARD (R.) pr. s. ch.) N... (N...
Histologie	CORNET (A.)
Hydrologie	(BOYER (J.) pr. s. ch. (DEPARIS (M.) pr. s. ch.
Hygiène	BASTIN (R.)
Maladies infectieuses	(DEROBERT (L.) pr. s. ch.) GAULTIER (M.) (HADENGUE (A.) ALBAHARY (C.)
Médecine légale	DAVID (M.)
Médecine du travail	LHERMITTE (F.) (GRASSET (J.) (LE LORIER (G.) (LE PAGE (F.)
Neuro-chirurgie	) MERGER (R.) (MORIN (P.) (RAVINA (J.) (ROBEY (M.)
Neurologie	(BREGEAT (P.) (DESVIGNES (P.)
Obstétrique	JUDET (R.) (AUBRY (M.) (MADUR (R.)
Ophtalmologie	(BRUMPT (L.C.) pr. s. ch. (CHABAUD (A.)
Orthopédie	(RUDLER (J.) pr. s. ch. (ABOULKER (P.)
Oto-rhino-laryngologie	(BARCAT (J.) (GAUCHOIX (J.) (DUBOST (C.) (FAUREL (J.) (FLABEAU (F.) (GERMAIN (A.)) GOSSET (J.)
Parasitologie	LAURENCE (G.) (LORTAT-JACOB (J.) (OLIVIER (Cl.) (POILLEUX (F.) (THOMERET (G.) (VERNE (J.M.) (N... N...
Pathologie chirurgicale	

	MM.
Pathologie expérimentale	(LOEPER (J.) MAURICE (P.) HAGUENAU (J.) pr. s. ch. BOUDIN (G.) BOUVIER (J.B.) BRICAIRE (H.) BRISSAUD (H.) CASTAIGNE (P.) CONTE (M.) DEROT (M.) DOMART (A.) LAMOTTE (M.)
Pathologie médicale	) LAROCHE (C.P.) MACREZ (Cl.) MILLIEZ (P.) PEQUINOT (H.) RAMBERT (P.) ROYER (P.) THIEFFRY (St.) TURIAF (J.) WOLFROMM (R.) N... N... JOSEPH (R.)
Pédiatrie	) MOZZICONACCI (P.) POLONOVSKY (Cl.) LEVY (Mlle J.) pr. s. ch. N...
Pharmacologie	(BARJETON (D.) pr. s. ch. PARROT (J.) pr. s. ch. DEJOURS (P.)
Physiologie	(GOUGEROT (L.) N...
Physique médicale	Pneumo-Phtisiologie KREIS (B.) Psychiatrie PICHOT (P.) Psychiatrie infantile N... Rhumatologie DELBARRE (F.) Stomatologie CERNEA (P.) CHAPUT (Mme A.)
Thérapeutique	(CHASSAGNE (P.) PERRAULT (M.)
Urologie	KUSS (R.)

III. - PROFESSEURS SANS CHAIRE ET AGREGES

CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent.

	MM.
Clinique chirurgicale	(AMELINE (A.) HUGUIER (J.) LEGER (L.) PADOVANI (P.) ROUX (M.)

III.

Clinique médicale	(DREYFUS (Gilbert)
	(KOURILSKY (R.)
Clinique neurologique	DE SEZE (S.)
Clinique obstétricale	MAYER (M.)
Clinique ophtalmologique	OFFRET (G.)
Clinique pédiatrique	LAPLANE (R.)
Clinique psychiatrique	BARUK (H.)

Secrétaire général de la Faculté	M. MOREL (J.)
Secrétaire	Mlle CHAINTREUIL (G.)

Conservateur, chargé de la direction	M. le Docteur HAHN (A.)
Conservateurs	Miles DUMAITRE (P.),
	GOICHON (A-M.)
	(Mme CONTET (J.)
Bibliothécaires	(Mlle LAURENT (H.)
	(Mlle LE NOIR (G.)
	(QUIEVREUX (E.)

A MON PERE, A MA MERE

DA'M BUGALE GWIHEN HA GENOVEFA

DA'M GWREG,a ouvez gouarn din ar peoc'h ret da
hevelep trevell

D'hor mestr

An Aotrou Roparz HELON

Da'm c'heneiled

Per DENEZ

Arzel EVEN

Jord PENNAOD

Youenn OLIER

Da'r barzh

Eost BONGORZ,

va c'hile a viskoazh

A mes Maîtres

Monsieur le Docteur J. LE MAUX,

Monsieur le Docteur E. TRILLAT,

Monsieur le Docteur M. LETAILLEUR,

Médecins-Chefs à l'Hôpital Psychiatrique de Clermont-de-l'Oise.

Monsieur le Docteur P. KERFRIDEN,

Médecin-Directeur de la Clinique Neuro-Psychiatrique de Châteaulin.

A Monsieur le Docteur C. POTTIER,

A Monsieur le Docteur de LEYRITZ,

A Mademoiselle le Docteur JACOB,

A Madame le Docteur BOITTELLE,

A Monsieur le Docteur AYMÉ,

A Monsieur le Docteur HYVERT,

Médecins-Chefs à l'Hôpital Psychiatrique de Clermont-de-l'Oise,

en reconnaissance du bienveillant accueil qu'ils m'ont toujours
réservé dans leurs Services.

Aux Docteurs

Maurice WICKER,

Hervé du COUEDIC,

Jean DEMAY,

Jean-Claude MIGNEN,

Léone RICHEL,

Yvette BLANC

en souvenir d'heureuses années.

A Monsieur le Professeur L. MICHAUX
Professeur de la Chaire de Clinique Psychiatrique Infantile
à la Faculté de Médecine de Paris

En remerciement de l'honneur qu'il nous
a fait en acceptant de présider cette thèse.

LE SIGNAL

DESCRIPTION

PHENOMENOLOGIQUE

A V A N T - P R O P O S

A l'origine de ce travail est le projet d'une thèse que nous avait suggéré notre Maître le Docteur TRILLAT, sur le langage et plus précisément le langage des schizophrènes. Comment avons-nous pu digresser au point d'en aboutir aussi loin apparemment de la schizophrénie et de la psychiatrie tout court ? Déjà pourtant nous avons entrepris l'étude de malades, mené avec eux diverses épreuves sous forme de conversations enregistrées, rassemblé des productions variées, autobiographies, poèmes, explications de textes, etc.

Or voilà que venu l'instant de parler sur ce langage recueilli, nous avons achoppé sur la portée des notions devant servir de base à notre étude ; l'une d'elles entre autres nous laissait perplexe, c'est la notion de signe. Et les auteurs n'étaient pas là pour nous tirer d'embarras ; la confusion augmentait plutôt à la mesure du nombre d'ouvrages consultés. Que ce fût le Larousse, tel vocabulaire de psychologie, un traité de sémantique, ou encore la théorie pavlovienne, nous avons autant de définitions différentes et irréductibles que de domaines en cause ; nous retrouvions l'impression déjà éprouvée lors de certains colloques inter-disciplines quand tous, à propos d'un terme dont le sens pour chacun va de soi, chacun l'exprimant dans le langage de sa branche, demeurent dans l'impossibilité de s'entendre.

Nous aurions pu adopter l'une de ces définitions, en rejetant provisoirement les autres, voire même en forger une nouvelle arbitrairement, une définition de travail à

laquelle nous nous serions tenu. Mais ce faisant, de quoi aurions-nous parlé ? D'un être de raison qui n'aurait eu avec le signe et le langage que des concordances douteuses, et aurait rendu sujet à caution tout ce que nous aurions pu dire, ou bien nous aurait réduit un moment ou l'autre à transgresser la définition convenue.

Nous nous sommes vite aperçu que la familiarité d'une chose nous donne à croire que nous savons bien de quoi il s'agit, mais qu'en fait notre incapacité à la définir montre bien que nous ne le savons pas. Et qu'avant de parler du langage, du signe, leur définition, loin d'être une façon convenue d'entrer en matière, ou l'occasion de faire une historique, - évitant ainsi sous couvert d'appel à telle ou telle autorité une définition authentique, - est de tous le premier problème à résoudre.

Nous nous y sommes attaqué. Nous avons été en butte aussitôt à mille difficultés. Le langage étant ensemble objet à définir et définissant, nous ne trouvions de bout à l'écheveau. Il abondait et pourtant manquait : parler de la parole, signifier sur le signe, exprimer sur l'expression, rien de plus facile, mais le cercle ne clot pas, toujours un hiatus empêche la définition d'être tout à fait adéquate. Autrement dit, il n'est pas d'autre moyen d'aller au langage que lui-même, et en même temps quand il y va, il tombe langage naissant sur un langage fixé, "parole parlante" sur une "parole parlée", il ne peut faire retour sur lui-même rigoureusement. Nous trouvions là un problème d'ontologie que nous n'avions pas prévu et auquel nous n'étions pas préparé. Les sciences naturelles laissent dans l'ombre la problématique des rapports entre la conscience et les choses, ou plutôt rangent la conscience comme un phénomène parmi les autres oubliant que s'il est un ouvrier de ce rangement c'est encore la conscience et qu'elle n'est jamais tout à fait rangée. Mais à l'époque nous ignorions cela, et nous peinions en vain à faire entrer dans les catégories de la nature constituée quelque chose qui était aussi constituant.

Nous en serions peut-être resté là, tournant le problème en quête d'un bord moins abrupt, et le manquant, si notre Maître, et là est un des titres à notre reconnaissance, ne nous avait depuis le début familiarisé avec la pensée phénoménologique. Nous avouons avoir mis de nombreux mois à comprendre ce qu'est la réduction transcendentale (1) et nous devons sans doute aux encouragements de notre Maître d'avoir persévéré dans une entreprise à première vue déconcertante et de sortir enfin du malaise inexprimé qui nous empêchait, jusque là d'adhérer tout à fait à l'esprit régnant dans les sciences biologiques.

(1) "Si nous voulons fonder les sciences de façon radicale, l'évidence que nous donne l'expérience du monde nécessite de toute façon une critique préalable de son autorité et de sa portée ; (...) L'existence du monde, fondée sur l'évidence de l'expérience naturelle, ne peut plus être pour nous un fait qui va de soi ; elle n'est plus pour nous elle-même qu'un objet d'affirmation. (...) Si (...) je m'abstiens de toute croyance empirique, de façon que l'existence du monde empirique ne soit plus valable pour moi, cette abstention est ce qu'elle est, et elle est incluse dans tout le courant de la vie perceptive. Cette vie est continuellement là pour moi, j'en ai constamment la conscience perceptive dans un champ de perception présente ; (...) Je suis à tout moment, dans la réflexion, diriger un regard de mon attention sur cette vie spontanée, saisir le présent comme présent, le passé comme passé, tels qu'ils sont eux-mêmes. Et je le fais maintenant en tant que "moi" philosophique pratiquant ladite abstention.

Le monde perçu dans cette vie réflexive est, en un certain sens, toujours là pour moi ; il est perçu comme auparavant, avec le contenu qui, en chaque cas, lui est propre. Il continue de m'apparaître comme il m'apparaissait jusque là ; mais dans l'attitude réflexive qui m'est propre en tant que philosophe, je n'effectue plus l'acte de croyance existentielle de l'expérience naturelle ; je n'admets plus cette croyance comme valable, bien que, en même temps, elle soit toujours là et soit même saisie par le regard de l'attention. Il en est de même de toutes les autres intentions (Meinungen) qui appartiennent à mon courant de vie et qui dépassent les intuitions empiriques : représentations abstraites, jugements d'existence et de valeur, déterminations, positions de fins et de moyens, etc. ; je n'effectue pas non plus d'actes d'auto-détermination, je ne "prends pas position" (Stellungnahme) : actes qui sont naturellement et nécessairement exécutés dans l'attitude irréfléchie et naïve de la vie courante ; je m'en abstiens précisément dans la mesure où ces attitudes présupposent le monde et, partant, contiennent en elles une croyance existentielle relative au monde. (...) Cette universelle mise hors valeur, cette "inhibition", cette "mise hors jeu" de toutes les attitudes concernant : existence, apparence, existence possible, hypothétique, probable et autres, -- ou encore, comme on a coutume de dire cette "ἐπιπολιτική" phénoménologique, cette "mise entre parenthèses" du monde objectif, ne nous placent pas devant un pur néant, ce qui, en revanche et par là même, devient nôtre, ou mieux, ce qui par là devient mien, à moi sujet méditant, c'est ma vie pure avec l'ensemble de ses états vécus purs et de ses objets intentionnels, c'est-à-dire l'universalité des "phénomènes" au sens spécial et élargi de la phénoménologie. On

Nous nous sommes plié à l'attitude radicalement nouvelle prescrite par HUSSERL, et devant le problème qui nous intéressait. Deux choses nous sont aussitôt apparues.

D'abord que nous tenions là la méthode objective irrécusable pour saisir ce qui se dérobe toujours aux prises des sciences naturelles, et qu'elles qualifient, avec un certain scandale, de "subjectif" : la vie de la conscience, et non seulement à titre de "contenus", mais en tant qu'actes constitutants. "Dans la perception spontanée, nous saisissons la maison, non la perception de la maison. Dans la réflexion seulement, nous nous "tournons vers" cet acte lui-même et son orientation perceptive "sur" la maison.(...) Un état essentiellement différent vient remplacer ainsi, il est vrai, l'état primitif, et on peut dire en ce sens que la réflexion altère l'état primitif. Mais celà est vrai de chaque réflexion, donc aussi de la réflexion naturelle. L'altération est essentielle, car l'état vécu, naïf d'abord, perd sa "spontanéité" primitive précisément du fait que la réflexion prend pour objet ce qui d'abord était état et non objet. La réflexion a pour tâche non de reproduire une seconde fois l'état primitif, mais de l'observer, et d'en expliciter le contenu" (1). La même attitude réflexive prend pour objet le langage naissant en deçà du langage fixé, l'expression exprimante en deçà de l'expression exprimée, la parole parlante en deçà de la parole parlée, c'est-à-dire

peut dire aussi l'ἔποχή est la méthode universelle et radicale par laquelle je me saisis comme moi pur, avec la vie de conscience pure qui m'est propre, vie dans et par laquelle le monde objectif tout entier existe pour moi, tel justement qu'il existe pour moi.(...) Par conséquent, en fait, l'existence naturelle du monde -- du monde dont je puis parler -- présuppose, comme une existence en soi antérieure, celle de l'ego pur et de ses cogitationes. Le domaine d'existence naturelle n'a donc qu'une autorité de second ordre et présuppose toujours le domaine transcendantal. C'est pourquoi la démarche phénoménologique fondamentale, c'est-à-dire l'ἔποχή transcendantale, dans la mesure où elle nous mène à ce domaine originel, s'appelle réduction phénoménologique transcendantale." HUSSERL, Médit. Cartés. p.15 sqq

(1) id. ibid. p. 29.

que l'acte constituant lui-même du langage, grâce à la réduction phénoménologique, devient susceptible d'être objectivement décrit "tel qu'il repose dans son essence".

La seconde chose à nous être apparue est l'extrême complexité de fait qui se cache derrière la simplicité familière, l'"aller de soi" naïf du langage, du signe. Alors que la perception est orientée sur les "choses" du monde naturel, devant lesquelles elle s'efface et se fait oublier, la parole ne vise pas ce dont elle parle mais déploie un monde transcendant par rapport à celui dont elle parle. C'est du reste en cela qu'elle renferme la possibilité de la réduction : "Moi qui demeure dans l'attitude naturelle, je suis aussi et à tout instant moi transcendantal, mais je ne m'en rends compte qu'en effectuant la réduction phénoménologique"(1). Une plus juste estimation de la tâche nous a bientôt conduit à l'évidence que les difficultés considérables que soulève, aux dires mêmes de HUSSERL (2) l'élucidation des structures de la signification étaient tout à fait hors de rapport avec l'art du tout débutant que nous sommes. Et nous nous sommes arrêté pour notre premier exercice à un mode de signe moins complexe, en ce que précisément il n'implique pas de visée transcendante, c'est le signal.

Peut-être aurions-nous pu choisir d'autres voies d'accès à ce domaine "extraordinairement difficile" qu'est le langage, mais les sciences naturelles nous ont davantage familiarisé avec la notion de signal, et justement une confusion très semblable à celle qui obscurcit le sens du mot signe, y règne à propos de ce terme. En effet une conception naturaliste du signal -- comme aussi du signe et du langage -- aboutit très vite à une contradiction insurmontable mettant en cause la possibilité non

(1) id. ibid. p.31

(2) id. Idées I, tr.fr. p.422.

seulement de toute science mais de toute communication. En ceci : pour le naturalisme le sens des choses est entièrement réductible aux lois qui les gouvernent ; cette opinion vérifiée en physique est professée également en biologie : la connaissance de la vie doit se ramener à une "coordination par les lois", ce qui exclut la possibilité d'une "coordination par le sens"(1) ; le sens n'est qu'une apparence. Or, si l'on va jusqu'au bout de cette théorie, ce que le naturalisme oublie toujours de faire, on doit admettre que le langage, ne serait-il qu'un système de signalisation, en ce qu'il réfère à autre chose et joue par son sens, n'est aussi qu'un jeu d'apparences, et qu'une telle conception prise à son propre piège est insensée...

Mais le sens n'est pas une apparence, c'est un phénomène (2). L'attitude transcendentale replace le langage et les sciences parmi les phénomènes ; si secondairement elle les aborde en tant que régions privilégiées, les difficultés qu'elle rencontre ne sont pas en tout cas les non-sens résultant d'un a-priori doctrinal et de l'ignorance des "fonctions intentionnelles dont en dernière analyse, tout provient". (3)

Le lecteur ne manquera pas d'être surpris par le caractère parcellaire du sujet du présent travail. Nous sommes loin d'y avoir réalisé notre projet initial d'étude sur le langage et le langage pathologique ; nous ne l'avons pas abandonné, et seule la lenteur de notre progression nous contraint à réduire notre thèse à ceci qui est à peine un début.

Nous souhaitons, d'autant plus librement que ce n'est pas là une prétention personnelle, que quiconque a souffert de la crise sémantique patente dans les sciences

(1) MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p.169.

(2) cf. id. ibid; p. 172

(3) HUSSERL, Médit. Cartés. p. 130.

de la vie, y compris et surtout la psychiatrie, entre-voie à travers notre tentative la possibilité de fondement absolu qu'apporte la phénoménologie à ces sciences.

Ainsi notre effort s'inscrira-t-il dans le cadre du vaste programme dressé par HUSSERL et dont il disait qu'il n'est "rien d'autre qu'un commencement d'éclaircissement radical du sens et de l'origine (ou du sens à partir de l'origine) des concepts tels que : monde, nature, espace, temps, être animal, homme, âme, organisme, communauté sociale, etc.

"Il est clair que la réalisation véritable des recherches indiquées doit conduire à tous ces concepts qui, sans être analysés et élucidés, servent de concepts fondamentaux aux sciences positives, mais qui, dans la phénoménologie, s'engendrent au milieu d'une clarté et d'une distinction n'admettant plus de doute possible." (1)

(1) Médit. cartés. p. 132.

LE SIGNAL A UN SENS

"Signal : signe convenu pour servir d'avertissement. Ce qui annonce, provoque." N'ayant souci pour l'instant que de la langue courante, nous ne pouvons mieux faire que prendre pour canevas la définition du Larousse. Nous examinerons donc successivement chacune des deux propositions qu'elle contient : 1° Le signal est un signe. 2° Le signal avertit.

1°- LE SIGNAL EST UN SIGNE.

Le dictionnaire donne le signal comme une espèce du signe, reprenant ainsi le fait étymologique que les deux mots n'en faisaient qu'un seul dans le latin signum; que les deux sens se trouvent portés par le même mot dans la plupart des langues, le terme signal dans son sens actuel y étant d'avènement ou d'emprunt récent (1).

(1) Le mot signal, dérivé d'un mot latin de la basse époque, signale, semble avoir été admis rapidement dans les langues romanes. En anglais on le trouve au Moyen-Age. Mais, chose importante, pendant longtemps il n'y eut pour ainsi dire aucune différence de sens entre signe et signal. En anglais, les premiers exemples du mot signal employé dans son sens actuel n'apparaissent qu'au 16^e siècle. Les langues germaniques, celtiques, slaves possèdent toutes des mots nationaux pour dire signe : allemand Zeichen, irlandais com-arde, russe znak, etc..., mais aucun terme distinct pour signal. Le mot d'origine latine est devenu pratiquement international. (Nous devons cette note à l'obligeance de MM. ROPARZ HEMON, de Dublin, et ARZEL EVEN, d'Aberystwyth.)

L'emploi du mot signal dans des sens à première vue différents par la langue courante et les langages de diverses disciplines scientifiques nous a incité à donner comme mouvement de travail à cette étude le passage de l'acception la plus commune, la plus enracinée dans l'usage, vers l'acception la plus essentielle ou, comme nous l'a appris à dire HUSSERL, la plus éidétique.

Une première partie s'applique à approfondir la définition commune. Le signal est quelque chose qui a un sens ; elle décrit comment il a ce sens. Cette partie est en même temps une sortie progressive hors de l'attitude naturelle.

La seconde partie reprend les énoncés de la première en délaissant provisoirement le signal pour parler de la donation originaire constitutive de son sens, que nous nommons appréhension de signal. Située sur le terrain biologique, elle s'efforce de remplacer les définitions par des genèses apparentes jusqu'ici admises, par une définition authentiquement génétique.

La troisième partie revient vers le signal pour en faire une description éidétique : le signal est un sens. Elle différencie le signal biologique ainsi déterminé, du signal cybernétique qui relève d'une intellection essentiellement différente.

Laissons-nous guider par la définition commune et, considérant provisoirement avec le sens commun des réalités empiriques qu'il nomme, tentons une première différenciation entre signal et signe.

Déjà l'usage marque une différence dans les tournures "faire signe", "donner le signal", "donner signe de vie", "faire des signaux", etc., il y a-là de multiples nuances; toutes cependant se rejoignent pour dessiner deux types de rapports vécus.

Le jour et de près, je puis faire signe à un conducteur ; la nuit ou de loin je ne puis faire que des signaux. Le signal marque un rapport plus abstrait ; cette abstraction peut être en un certain sens poussée au point qu'il soit donné par une machine et reçu par une autre. Le signal exclut tout dialogue : je ralentis, mais déjà j'ai passé le lieu d'où le signal m'était donné m'enjoignant cette manœuvre. Il s'impose, il est intimation passant droit en acte ; on ne peut s'y soustraire qu'en faisant violence comme en témoigne l'expression "brûler les signaux".

Le signal n'a de portée que comme servitude : il sert à la circulation, mais ne saurait être le motif ni le but du voyage; placé au bord de la route, il est de même marginal à l'action. Deux comportements sont possibles à son endroit : lui obéir ou le brûler ; cependant quels que soient les comportements, il n'est pas concerné dans une réalité de chose : il n'agit pas par des caractères objectifs, il joue par son sens ; d'autre part il n'a de sens que s'il lui est obéi, et son sens est alors saisi dans le comportement, il est celui du comportement. Pourtant quand il est "brûlé", c'est-à-dire quand le comportement devant lui donner sens est électivement suspendu, on ne peut pas dire qu'il n'a pas de sens. Une difficulté de ce genre nous conduit à regarder comme insuffisant le point de vue de l'observateur naturel selon lequel c'est le comportement qui "donne" existence et sens au signal, et à chercher une vue plus radicale. Il apparaît qu'à la question : quel sens a-t-il ? s'en

lie une seconde : comment ce sens est-il connu ? Dans les deux sens du mot c'est-à-dire connu dans le comportement (par quiconque l'y observe), et connu par le comportement lui-même. Il s'ensuit que la réflexion naturelle par laquelle ce sens est connu doit être doublée d'une réflexion au second degré portant non plus sur le connu, mais sur le connaître.

La même constatation est à faire dès qu'on envisage les rapports vécus impliqués par le signe. Je fais signe à quelqu'un d'approcher. Il m'a vu et vient ; ou bien à son tour me fait signe d'attendre. Le signe ouvre un rapport et le laisse ouvert ; d'autres signes, de nouveaux rapports pourront y prendre place, indéfiniment. Le signe non plus n'agit pas par des caractères objectifs ; il a un sens ; ce sens n'est pas directement connaissable, comme l'est le sens du signal, à travers un comportement ; car le signe n'impose pas d'acte, il propose une essence abstraite d'acte ; là est son sens et celui-ci est connu sur lui-même. L'acte mis en question par le signe n'est pas opéré, il est laissé en suspens, et son sens -- ou une abstraction de ce sens -- est saisi sur le signe. Mais s'il est un acte mis en suspens, il est aussi un acte opéré, c'est la saisie elle-même du sens sur le signe ; et s'il est une connaissance du premier, dans son essence, il y a aussi une connaissance par le comportement, c'est le second. Là encore une réflexion au second degré est requise prenant pour objet non plus le sens du signe, connu dans l'attitude réflexive naturelle, mais l'acte irréfléchi par lequel ce sens est connu.

Nous apercevons déjà non seulement en quoi diffèrent les rapports vécus impliqués respectivement par le signe et le signal, mais encore que seuls les rapports vécus révèlent la différence entre le signe et le signal. Tel panneau routier, que je le considère en tant que signe, ou qu'il m'ait intimé une manoeuvre irréfléchie est bien la même chose. C'est que la différence n'est pas

une différence de "chose", une différence "réelle" ; elle réside seulement dans la façon dont aller à la chose la fait apparaître, c'est une différence "phénoménale".

Dans cet "aller à la chose", notre objet ne peut donc pas être "la chose", comme il le serait dans les sciences naturelles, mais bien l'"aller à la chose" lequel requiert, nous l'avons vu, ce type de réflexion au second degré ou réflexion phénoménologique. Du reste, contrairement aux objets des sciences naturelles qui sont supposés toujours perceptibles, le signal ne peut être perçu comme tel, l'"aller à la chose", le "comportement" qui le constitue n'étant pas la perception. Une description du signal ne peut être donnée par les sciences naturelles ; elle ne devient possible que par la réduction phénoménologique. Notre tâche pour lors est d'explicitier le "comportement" corrélatif du signal, c'est-à-dire cet "aller" originaire constitutif de son sens.

La même "chose" pouvant être signe et signal tour à tour, imaginons, pour faciliter la saisie des données, le passage de l'un à l'autre s'opérant dans l'attitude naturelle.

Je suis à pied et je parviens en vue d'un panneau-signal, ou bien je regarde dans la brochure du Code de la Route la reproduction des divers signaux. En aucun cas, il n'y a de signal effectif pour moi ; ces "signaux" ne m'avertissent de rien dans l'actuel, ne provoquent aucune prise de position de ma part ; je suis comme en recul par rapport à l'appréhension que j'ai de leur sens ; celle-ci demeure indépendante de ma position, elle est neutralisée par rapport à elle. Ces prétendus signaux sont des signes ; ils sont là, détachés, comme montés en épingle, et je saisis le sens même qu'ils ont dans la conduite en tant que signaux effectifs, à la différence qu'ici je le saisis en eux, dans l'abstrait. Sans altérer ma situation présente, ils réfèrent à des situations présentement non existantes, ils les présentent.

Prenons maintenant le cas du conducteur novice pour qui les "signaux" ne sont encore que des signes référant

dans l'abstrait à des catégories de situations, et dépourvus d'efficacité. Lorsqu'au volant il parvient à portée de l'un d'eux, il y a bien en lui avant quoi que ce soit une alerte, une ébauche d'action, -- en même temps qu'un détour du regard sur le panneau signalisant ; mais tout en reste là dans ce premier temps : l'ébauche informe d'action est réprimée ; l'action effective ne vient qu'en second, après que le regard est allé chercher sur le panneau-signal ce qui manquait à l'action immédiate pour être la manoeuvre prescrite. Celle-ci apparaît comme la reprise de celle-là, mais développée à la hauteur de la situation, adéquate. D'autre part, l'excursion du regard sur le panneau a ceci de commun avec elle, que dans l'une comme dans l'autre le même sens complet apparaît : le conducteur donne à sa manoeuvre le sens qu'il vient de donner au panneau-signal. Le sens fraîchement constitué dans la perception est transporté dans la motricité ; la lecture du panneau-signal est une répétition, -- on dirait mieux : une pré-pétition -- perceptive du sens à jouer motricement.

Bientôt cependant, avec le progrès de l'apprentissage, cette quête perceptive du sens, éprouvée comme hésitation, cesse d'intervenir. L'ébauche de réaction immédiate prend forme et devient une manoeuvre adaptée, au point que l'exercice adjuvant qu'est la lecture du panneau se trouve devancé et pour ainsi dire court-circuité, et perd sa raison d'être. Il n'y a plus un signe, objet de conscience neutre, lu comme une invitation, mais à la place une intimation vécue par une conscience positionnelle, pour laquelle il a perdu son visage de signe, son ouverture vers de nouveaux sens, et jusqu'à son individualité : il y a signal. Corrélativement, il n'y a plus perception, mais une appréhension sensori-motrice non perceptive.

La manoeuvre irréfléchie telle que la réflexion la saisit apparaît comme un vécu essentiellement dynamique ; les signaux "passent" droit dans la motricité. Nous avons

opposé cette appréhension sensori-motrice à l'appréhension perceptive. Or la Perception n'est-elle pas aussi une appréhension dynamique ?

L'Ecole de la Forme la première a mis en évidence le caractère dynamique de la perception. L'organisme va à la forme privilégiée comme à son moment d'équilibre, et cet "aller à" est en même temps constitutifs de la forme, il est une donation de sens. L'angle de 85° sera perçu comme angle droit, puis comme mauvais angle droit, puis comme angle de 85° à moins que ce soit comme un angle droit vu de biais. L'organisme s'éprouve dans son adéquation avec l'objet phénoménal qu'il se propose. Chaque oscillation du procès dialectique revêt l'objet d'une nouvelle qualité, répond à l'inadéquation rémanente par une nouvelle donation de sens. Mais cette dialectique constitutive de l'objet phénoménal n'est pas seulement virtuelle, -- elle ne l'est même pas originairement. Quand une ombre attire notre regard, quand un bruit nous fait tourner la tête, l'accommodation réelle des parties de l'organisme, plus qu'une simple adaptation du récepteur à l'excitant, est d'abord donation de sens ; elle est un moment tout aussi dialectique que celui qui consiste à aller du "mauvais angle droit" à l'"angle droit vu de biais" par exemple.

Ainsi ne se trouvent plus distingués deux hypothétiques modes sensoriel et moteur, création d'une pensée atomiste, mais divers modes sensori-moteurs originaux, dont la perception.

Or la perception, dans son sens strict de perception de chose, ou encore externe ou transcendante, corrélatrice de l'espace objectif, s'oppose à un autre mode d'appréhension sensori-motrice corrélatif de l'espace dynamique déployé par le corps. Cet espace dynamique (1), champ d'une conscience positionnelle, ignore le hiatus entre moi et non-moi, et d'une façon générale toute

(1) cf. MERLEAU-PONTY, La spatialité du corps propre et la motricité, in Phénoménologie de la Perception, p.114 sqq. Voir aussi du même auteur La structure du Comportement, p. 174 sqq.

coupure opposant des objets à un sujet telle que nous en avons l'expérience précisément dans la perception. Quand je cherche quelque chose sur ma table, le trouver des yeux et le prendre avec la main tiennent leur même sens d'une intention commune, l'appréhension visuelle précédant l'appréhension manuelle à la manière d'une "reconnaissance", d'une "prépétition" ; je transporte dans la motricité le sens d'abord constitué visuellement, et l'expression motrice de ce sens montre assez que déjà dans le mode visuel il était loin d'être le sens d'une appréhension perceptive, et que le "quelque chose" à saisir loin d'être une chose perçue dans l'espace objectif, un objet (Gegenstand), est une "résistance" (Widerstand) constituée dans mon espace dynamique corporel, avec laquelle les pouvoirs de mon corps (visuel, manuel, etc.) sont en rapport dialectique. Et de même qu'à l'espace objectif s'oppose l'espace corporel, et à la notion de Gegenstand la notion de Widerstand, à l'appréhension perceptive s'oppose une appréhension corporelle.

Nous retrouvons là sous une autre forme l'opposition que nous avons marquée plus haut entre la saisie perceptive de signe et l'appréhension de signal. En effet appréhension corporelle et appréhension de signal sont immanentes au champ dynamique corporel, tandis que perception de chose et saisie perceptive de signe impliquent une transcendance.

Perception de chose	Appréhension corporelle
Saisie perceptive de signe	Appréhension de signal

Les rapports d'opposition ne se limitent pas là. Les différences que l'analyse éidétique révèle entre perception de chose et saisie perceptive de signe se retrouvent, comme en écho, entre appréhension corporelle et appréhension de signal. Dans l'appréhension corpo-

relle, le Widerstand constitue un pôle immanent à la dialectique sensori-motrice, comme dans la perception le Gegenstand est pôle transcendant. Mais alors que le Gegenstand tient une identité de droit de son statut de chose, le Widerstand doit d'avoir un début, une "ombre" (1) d'identité à celà qu'intégré au champ corporel il participe de fait à la propriété du corps propre d'être "une unité concrète capable d'entrer sans s'y perdre dans une multiplicité de relations" (MERLEAU-PONTY). Cette ombre d'identité, le Widerstand la doit à l'unité d'une synthèse de sens ouverte dans l'immanence, qui est l'unité intentionnelle de l'acte, tandis que l'identité authentique est celle de la choses transcendante. Du point de vue de la constitution phénoménologique, cette synthèse ouverte peut être regardée comme un linéament de l'objet de la perception, ou, autrement dit, le noème d'appréhension corporelle peut être regardé comme l'ébauche d'un noème de perception. C'est ce qu'on entend en disant que telle conduite non perceptive est ordonnée à certains caractères objectifs de l'entourage, accessibles par ailleurs à la perception. Ainsi la route joue dans la conduite de l'automobiliste par certains de ses caractères objectifs ; ce n'est pas toutefois en tant qu'objet véritable, mais en tant que "résistance" que "puissance contraignante" immanente à mon champ dynamique, et avec laquelle mon corps prolongé par la voiture se trouve en rapport dialectique.

L'appréhension de signal par contre ne requiert pas la présence de son pôle dialectique ; comparée à l'appréhension corporelle, elle a la forme d'un moment dialectique détaché et référant à un Widerstand non nécessairement présent. Le signe lui-même n'offre-t-il pas un moment de sens détaché, abstrait, et référant à un objet qu'il présentifie ? Mais pour mener à bien la comparaison, il nous faut d'abord introduire la notion de signal, laquelle ne découle pas de la connaissance du seul champ dynamique corporel.

Si le signal en tant que tel n'est pas perçu, comment existe-t-il une notion de signal ?

(1) cf BUYTENDIJK, Traité de Psychologie Animale, tr. fr. p.112, sqq.

Tout en conduisant, je perçois la route, les arbres, les panneaux-sigaux, le paysage ; en même temps ma conduite se conforme aux sigaux. Autrement dit je suis à la fois émergé de l'ambiance et je pose des objets, et plongé dans l'ambiance et je participe à son dynamisme. Cette ambiguïté rend compte de ce que je puisse percevoir le panneau signal, le signe qu'il porte, saisir le sens de ce signe, etc..., et en même temps lui obéir, sans que cette obéissance soit en rien dépendante de la perception que j'en ai. Il s'agit de deux positions coexistantes entrant sur un même pied dans la composition du vécu, et si elles m'apparaissent cependant comme liées, c'est que l'entourage perçu et l'ambiance dynamique sont vécus par moi comme un seul et même monde. Ma conscience est à l'un comme à l'autre, ce qui fait son ambiguïté. Cependant ce lien entre entourage d'objets distincts et champ dynamique indivis, entre Welt et Umwelt, n'est pas une doublure point à point, telle que chaque moment du champ dynamique référerait de lui-même à tel phénomène objectif qui en serait comme l'envers. Dans le cas qui nous intéresse, si j'attribue un rôle au panneau-signal dans la manoeuvre que je viens d'exécuter, c'est parce que je sais à priori qu'il a ce rôle pour l'avoir d'abord appris comme symbole de la manoeuvre. A s'en tenir aux données immédiates, le seul envers objectif attribuable au moment dynamique de signal n'est pas moins que l'entourage lui-même dans sa globalité spatiale et à l'intérieur d'un "segment temporel" dont les limites demeurent à déterminer.

La notion naïve de signal découle de la connaissance empirique de l'une des genèses apparentes ; c'est telle quelle, dans son inexplicitation, que les sciences naturelles l'ont empruntée à la langue courante. Certes, étant établi que telle conduite est une conduite au signal, seule la pensée déductive aidée par l'expérimentation-peut déterminer avec exactitude la configuration-signal, et c'est là la tâche des sciences naturelles . Elles la

mènent à bien tant qu'il va de soi qu'il s'agit d'une conduite au signal (1). Mais un doute s'élève-t-il sur cette question préliminaire, elles sont dans l'incapacité de la dissiper, faute d'un concept objectif du signal. Nous avons vu que sa structure même interdisait au signal d'être un objet de sciences naturelles et que seule la réduction phénoménologique peut en permettre l'explication.

Déjà sans quitter l'attitude naturelle, on s'aperçoit que la description du signal est gnoséologiquement ambiguë: injonction motrice pour la connaissance dynamique, phénomène objectif pour la connaissance naturelle, l'originalité du signal réside en ce qu'il ne joue son rôle dynamique par aucun de ses caractères objectifs. Tandis que la route-résistance immanente est "la même" que la route perçue, -- ou, en introduisant une dimension phénoménologique, est sur la voie constitutive de la route perçue, -- le signal-injonction immanente ne concerne pas le signal-phénomène objectif (2).

Néanmoins l'appréhension de signal ne diffère pas essentiellement de l'appréhension corporelle. Ce sont toutes deux des vécus de conscience positionnelle appartenant au même degré de structure noético-noématique. Leur différence pour l'instant n'est pour nous qu'une donnée de connaissance naturelle : nous la faisons ressortir dans leur référence à l'entourage objectif.

(1) Nous verrons du reste dans la troisième partie de ce travail, (p.43) que cette délimitation n'est qu'une première étape, selon la dimension naturelle, dans la détermination du signal véritable.

(2) cf. p. 43, la détermination de la nature véritable du signal. Ici nous nous en tenons encore, nous l'avons dit, à la réalité empirique du signal telle qu'elle est désignée par la langue commune.

Dans une deuxième partie, nous opérerons la réduction phénoménologique à l'endroit de cette différence, c'est-à-dire que nous la décrirons dans son rapport à la constitution transcendente (1). Mais poursuivons la comparaison, motif de cette première partie, entre signal et signe.

Le signal diffère du signe, avons-nous vu, en ce que le signe est saisi perceptivement. Il lui est analogue en ce que les caractères objectifs du signe se trouvent éclipsés par un sens indépendant d'eux ; la saisie perceptive de signe comporte aussi une ambiguïté, -- et celle-ci est dans le signe même --, en ce que, chose, il porte un sens qui n'est pas son sens de chose. Par contre, on ne parlera jamais du sens du signal comme étant porté par lui à la manière d'une couche de signification, auquel cas il deviendrait signe, mais seulement en référence à un comportement. De même, contrairement au signe, corrélatif d'une conscience neutre, le signal est vécu par une conscience positionnelle ignorant ses caractères objectifs.

Si donc par signe on entend signe perçu ou présentifiant, le signal n'est pas une espèce du signe ; il est comme lui une unité ambiguë, comme à lui l'attitude naturelle lui décrit des caractères objectifs, et comme lui il a un sens indépendant de ces caractères, mais alors que son sens est porté par le signe lui-même, le sens du signal apparaît dans un comportement sans lequel il n'existe pas.

(1) cf. plus loin, p. 37 sqq.

De même nous avons vu que la conduite au signal n'est pas une dégénérescence, une "fossilisation" (BERGSON) de la conduite d'après signe ; il y a là deux modes originaux de comportement, sans formes de passage ; si dans l'apprentissage, la conduite au signal prend la succession de la conduite d'après signe, c'est qu'elle s'est développée à la faveur des conditions d'existence de celle-ci, comme aussi bien, nous le verrons, elle se développerait en son absence.

Nous ne pouvons que signaler au passage la mutation du signal en signe. Elle présente un grand intérêt comme phénomène de la genèse actuelle du langage, l'objectivation des sens de signal déposant sur les mots en tant que signe des couches de sens toujours nouvelles.

La croissance du signal dans l'ombre du signe, ou plus exactement de la conduite au signal à la faveur de la conduite d'après signe, la possibilité de mutation de l'un à l'autre, leur structure ambiguë similaire, et surtout la non-perceptivité du signal suffisent à rendre compte de l'"erreur" de la conscience linguistique d'avoir confondu le signe et le signal, de son retard à les différencier, et de la définition qui présente l'un comme une espèce de l'autre. Cette "erreur" du reste est aussitôt rectifiée, si nous abandonnons l'acception étroite de "signe dans la perception", "présentifiant", à laquelle nous nous sommes tenus dans les pages précédentes pour les besoins de l'exposé, en faveur d'une définition plus large donnant par exemple le signe comme un phénomène ayant un sens indépendant de ses caractères objectifs. Le signal alors en sera une espèce, à côté du signe présentifiant ou symbole.

2°- LE SIGNAL ANNONCE, AVERTIT.

Jusqu'ici nous n'avons pas fait état d'une ambiguïté grammaticale qui, du moins en français, affecte l'usage du mot signal. C'est qu'on dit "le signal du départ" comme aussi "le signal du carrefour". Le signal pour nous jusqu'ici a été ce qui provoque et non ce qui annonce. Nous avons considéré l'existence d'un sens au signal, mais non ce sens comme étant celui d'un comportement se déroulant dans le temps.

Nous avons vu que l'appréhension corporelle peut être décrite comme une conduite non perceptive ordonnée à certains caractères objectifs présents ; que par contre, dans le cas de l'appréhension de signal, ces caractères objectifs n'étaient pas présents. Or l'examen des faits montre qu'ils sont prochains : la conduite au signal est ordonnée, non au moment présent, mais à un moment ultérieur de l'entourage. En cela, le signal peut être dit annonce, avertissement. Annonce : l'appréhension de signal est une saisie motrice préalable du sens de l'acte ; avertissement, le signal ad-vertit, tourne l'activité vers l'évènement prochain, en l'informant du sens de cet évènement. Pour user d'une image, la conduite au signal dessine en creux l'évènement qui va -- ou non -- venir l'épouser. Soulignons que cette annonce n'est pas la représentation sur un mode neutre de l'avenir, une présentification, elle n'est cela "que pour l'esprit qui la connaît".

Nous verrons plus loin (1) que cette notion d'annonce, énoncée ici dans l'attitude naturelle, se rattache, après réduction phénoménologique à une propriété structurale de l'appréhension corporelle.

(1) cf. p. 0.

L ' A P P R E H E N S I O N D E S I G N A L

Le dictionnaire nous proposait une définition par l'une des genèses apparentes possibles du signal : l'utilisation d'un signe convenu en vue d'avertir autrui. Cette genèse tient d'être exclusivement humaine à ce qu'elle fait partir le signal du signe présentifiant, du symbole; or nous avons vu que précisément l'utilisation du signe comme signal le fait cesser d'être symbole et par là se trouve levée l'exclusive qui le limitait à la sphère des relations humaines. La possibilité du signal est donc à priori coextensive à l'appréhension corporelle, c'est-à-dire au domaine de l'animalité et de la positionalité humaine. L'extension biologique faite au sens de ce terme dans les dernières décades se trouve là justifiée. Mais ce qui a manqué à la biologie c'est de savoir pourquoi et jusqu'où elle est justifiée d'avoir fait passer le mot signal dans sa terminologie. Le caractère non critique de cet emprunt se retrouve dans la discordance qui existe entre l'usage le plus souvent pertinent du mot dans les textes et la confusion qui éclate dès qu'il s'agit d'en donner une définition. Le problème de la terminologie est moins anodin qu'en apparence. Il semble à priori n'y avoir aucun inconvénient pour la science à prélever les mots de la langue naïve en convenant pour eux d'une définition qui exclut leur signification première. Cependant cet emprunt fondé sur l'opinion que les mots sont seulement des étiquettes commodes pour les phénomènes oublie que les mots sont eux mêmes des phénomènes antérieurs à la science, et que la langue biologique, issue du langage pour saisir le monde où se tient précisément le langage, ne peut se passer de mener de front et selon une même

méthode l'étude des phénomènes et des termes qui leur sont appliqués. Ou en d'autres termes, l'objectivité de la biologie est irréductible à l'objectivité des sciences physiques. Dans celles-ci l'objet est réel, c'est-à-dire qu'il existe indépendamment des présentifications que fait de lui le langage de la science et qu'il constitue une référence transcendante pour ce langage. La biologie, dans son sens étymologique de science de la vie, part des données déjà neutralisées, de présentifications au delà desquelles elle ne peut remonter (1); son objet n'existe qu'en tant que signifié et par là se trouve être de même nature que le langage. Sa première tâche est donc d'explicitier les "essences", les "Eidos" dont elle est la science, et cela elle ne peut le faire qu'à travers l'explicitation des essences linguistiques qui en sont la reprise. Certes "cette détermination des essences, si elle n'est pas reconnue comme telle, est à chaque instant pratiquée par les savants" (2). Mais justement, n'étant pas reconnue, elle demeure empirique, et son caractère a-scientifique suscite les divisions que l'on sait, les uns l'acceptant comme allant de soi, les autres la rejetant et prétendant refaire tout le vocabulaire de la vie à partir de la terminologie de l'inanimé. L'apport de la phénoménologie est d'avoir fait une science de la description des essences. Par cet apport qui est celui d'un fondement rigoureux, la biologie ne cesse pas d'être une science naturelle, c'est-à-dire une science des Êtres vivants, et elle se confirme comme science éidétique, en tant que science de l'Eidos vie ; elle prend pour objet sa propre expression en tant qu'elle est ré-expression des essences qui sont son objet effectif.

(1) "On trouve (...) immanents à l'organisme phénoménal, certains noyaux de signification, certaines essences animales, -- l'acte de marcher vers un but, de prendre, de manger une proie, de sauter ou de contourner un obstacle, -- (...) et qui sont donc comme un à priori de la science biologique. Il va de soi que cette appréhension des structures n'est ni complète, ni exacte dans la perception commune et que, quand on parle d'une intuition qui les saisit, on n'entend pas que cette intuition soit innée". MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p.170.

(2) - id., p. 171 note.

Notre première tâche a été, à travers la notion commune de signal, de délimiter l'essence du vécu correspondant que nous avons nommé appréhension de signal ; notre seconde tâche, ressortissant toujours à une biologie descriptive, sera de prendre pour objet l'appréhension de signal dans sa genèse immanente.

C'est PAVLOV, semble-t-il, qui le premier introduisit la notion de signal en biologie. Il s'agissait pour lui par définition d'un synonyme de stimulus conditionnel. Serait-ce que les signaux au sens courant, ceux de la circulation, s'interpréteraient sans discussion comme des stimuli conditionnels tels que PAVLOV les a définis en laboratoire ? Il est probable qu'au contraire c'est l'intuition que les stimuli conditionnels sont des signaux qui ait motivé cette adoption, aux dépens de la signification commune du mot signal ainsi restreinte par cette définition. Notons que la définition de PAVLOV est aussi une définition par la genèse, et qu'elle est totalement différente de la définition commune ; l'importance des travaux de l'Ecole Pavlovienne, et aussi le désaccord qui règne à leur sujet, exige que nous examinions attentivement la signification que donne la réflexologie à cette notion-clé pour elle.

Selon PAVLOV, pour admettre une réaction d'un être vivant comme un réflexe conditionnel, il faut pouvoir montrer qu'il existe deux éléments susceptibles de la provoquer, le premier, inconditionnel, ayant toujours eu cette propriété, le second, conditionnel, ne l'ayant pas primitivement et l'ayant acquise par association directe ou indirecte avec le premier, dont il est par là le signal.

Une première remarque c'est que les signaux de l'acception commune, les signaux routiers par exemple, ne rentrent pas dans la définition de PAVLOV. On cherche-

rait en vain l'excitant inconditionnel provoquant de sa propre efficace la manoeuvre prescrite par le signal, de même que le renforcement chargé d'entretenir ce "réflexe conditionnel". L'explication réflexologique a quelques chances de vraisemblance lorsqu'il s'agit d'une ancienne réaction conditionnée à un nouveau stimulus, mais on ne voit pas comment elle pourrait s'en tirer quand c'est, comme ici, un nouveau comportement, n'ayant de commun avec l'ancien que sa signification tout à fait générale, qui se trouve adapté à des conditions également nouvelles.

Seconde remarque, la définition pavlovienne n'est de vérification aisée qu'en laboratoire, où justement on crée ab initio des réactions conditionnelles. Hors du laboratoire, l'étude historisante de la genèse des comportements est pratiquement très difficile, et en fait la réflexologie se contente dans ce cas d'extrapolations et d'inférences, usant abondamment mais d'une façon non critique, de l'intuition des essences ; ce qui n'est pas sans amener du reste des "cas" embarrassants. Nous n'en citerons pour exemple que celui-ci : la vibration de sa toile qui fait accourir l'araignée, qu'elle soit due à une mouche enlisée ou au contact d'un diapason, est à première vue un signal; cependant, mise directement en présence de la proie, l'araignée demeure indifférente. C'est le signal qui conditionne ici la "réaction" à ce qui devrait être le stimulus inconditionnel.

Mais là n'est pas le plus grave, ou plutôt ces contradictions ne sont que les symptômes mineurs d'un mal profond qui mine toute la pensée réflexologique. En effet une définition, quelque malcommode qu'elle soit, est bonne tant qu'elle détermine sans ambiguïté son objet. Or la langue pavlovienne semble particulièrement défavorisée sur ce point. Prenons deux exemples qui nous intéressent.

Nous avons vu que signal et stimulus conditionnel étaient traités comme des synonymes. Mais alors que

le stimulus stimule et provoque tout au plus une réaction conçue sur le modèle mécanique, on demande au signal de signaler des choses sans plus d'embarras, et par le truchement de ce mot magique, ce qui n'était qu'un simple stimulus devient objet de perception, doué d'un pouvoir symbolique ; la preuve en est, c'est que si un autre stimulus devient le signal du premier, nous aurons en lui un signe susceptible de servir comme langage. Les notions de stimulus, signe, signal, chose sont employés les uns pour les autres indifféremment, ou plutôt selon qu'il est besoin de faire état de telle ou telle propriété communément incluse dans ces notions; ainsi l'excitant quand il aura à être perçu sera traité en chose, le mot réduit au rôle de signal dans telle expérience verra proclamer bien haut qu'il est langage etc.

Autre exemple, la description de l'expérience-clé réflexologique. On associe l'excitant inconditionnel, la viande, au bruit du métronome qui devient excitant conditionnel. Mais quand nous disons : la viande, nous nommons une "chose", dont nous appréhendons l'identité à travers des "apparitions" multiples et hétérogènes. De quel droit utiliser ce nom, corrélatif d'une perception humaine, pour rendre compte des modes d'appréhension proprement animaux ? Le simple examen montre que l'"excitant inconditionnel" ici n'est ni la vue, ni l'odeur d'une viande tenue hors de portée, ni même le goût tel qu'offert seul par le moyen d'un artifice, mais un ensemble sensori-moteur (gustatif, kinesthésique, sécrétoire, etc.,) temporellement déterminé, qu'il est inadéquat d'énoncer comme étant "la viande", car non seulement indissociable en lui-même, cet ensemble n'a d'existence que par le chien dont il est à vrai dire un vécu. La réflexologie fait profession de traiter l'"excitant" comme une activité physico-chimique au niveau des récepteurs sensoriels et commandant le système nerveux à la manière d'un central automatique ,

d'ignorer le phénoménal, et elle ne cesse de faire en même temps de cet excitant une chose perçue, confondant appréhension sensori-motrice et perception, donnant à concevoir l'animal, -- et l'homme -- comme un mécanisme de type physique monstrueusement greffé d'un pouvoir de perception transcendante.

Que penserait-on d'un savant qui pour étudier le livre d'un collègue étranger, commencerait par le peser, le mesurer, en établir la surface, puis en releverait les couleurs, en dénombrerait les caractères,...? C'est pourtant ce que fait quiconque croit décrire un comportement sans quitter le point de vue de l'expérience naïve et émet des énoncés tel que : "le chien aperçoit la viande" ou encore "la présentation de la viande est précédée d'une lumière verte". Certes, même un bon traducteur n'hésitera pas à insérer dans son texte des références à l'édition originale, rappel de pagination, etc..., mais ce à quoi il tient avant tout c'est rendre la pensée de l'auteur. Faire état de données naïves, qu'elles viennent d'un oeil de physicien ou de psychologue, c'est seulement poser des étiquettes, des repères, c'est rassembler un matériel qui, présenterait-il de nombreuses concordances intrinsèques, demeure comme un amas de bribes de langage étranger. La conséquence du fondement d'une biologie sur de telles données, est que n'y trouvant pas le sens qui les relie entre elles, le savant est inévitablement réduit à en introduire un arbitrairement. C'est ainsi que commence l'erreur de PAVLOV et de son Ecole : la théorie des centres corticaux et des circuits préétablis n'est autre qu'une tentative de donner un sens univoque aux diverses manifestations du comportement. Les motivations de cette "donation de sens" n'ont plus, depuis MERLEAU-PONTY, à être exposées.

Tributaire des théories philosophiques de son temps cantonnées dans les antinomies de l'intellectualisme et du matérialisme, PAVLOV n'a évité l'impasse des explications psychologiques que pour tomber dans le mécanisme(1). De même, depuis BETHE, GOLDSTEIN, BUYTENDIJK, n'est plus à faire la réfutation de cette mythologie corticale, dont les fondements mêmes, la théorie des centres et des circuits fixes ont été balayés par les recherches neuro-physiologiques modernes (2).

(1) "J'ai essayé avec un de mes collaborateurs d'analyser plus à fond ce phénomène selon le poncif habituel, c'est-à-dire à la manière psychologique, en imaginant ce que pouvait penser et ressentir l'animal. Et je me suis heurté à un obstacle, peu habituel dans un laboratoire : je n'ai pu arriver à m'entendre avec mon collaborateur, chacun de nous restant sur ses positions et ne pouvant convaincre l'autre par des expériences décisives." PAVLOV, cité sans réf. in La Raison n°8, p.10

"La vraie explication mécanique reste toujours l'idéal des sciences de la nature; la connaissance du réel, y compris celle de nous-même, ne peut que s'en approcher lentement, et cela pendant longtemps encore. L'ensemble des sciences exactes d'aujourd'hui ne forme qu'une longue chaîne d'approches progressives vers l'interprétation mécanique, approches dont toutes les étapes sont unies par le principe suprême de causalité, de déterminisme : pas d'effet sans cause." PAVLOV, Journ. Psych. 15-11-15-12-1933, p.849, in Typologie et Pathologie de l'A.N.S., p.153

"...la méthode de l'étude du système-homme est la même que pour tout autre système : diviser en parties, étudier la signification de chacune d'elles, étudier les liens de ces parties, leurs interrelations avec le milieu environnant, enfin comprendre, d'après cela, l'ensemble du travail et acquérir les commandes du système, si c'est dans les moyens de l'homme." PAVLOV, Réponse d'un physiologiste à des psychologues, Psych. Rev. Vol XXXIX, n°2 1932, in - id. p.108

"Ainsi, les liaisons nerveuses temporaires sont un phénomène physiologique universel chez les animaux et chez l'homme. Ce phénomène est en même temps psychique. Il constitue ce que les psychologues appellent association, soit d'actes, soit de perceptions, soit de lettres de mots, d'idées. Est-il possible de distinguer les liaisons temporaires des physiologistes des associations des psychologues ? Il y a entre les deux phénomènes une identité complète. Il apparaît que les psychologues aussi (au moins quelques-uns d'entre eux) reconnaissent que les travaux sur les réflexes conditionnés ont donné un appui solide à la psychologie associationniste, c'est-à-dire la psychologie qui considère l'association comme fondement de l'activité psychique." PAVLOV, Le Réflexe Conditionné, Article de la Grande Encyclopédie Médicale russe, 1934, in - id. p.222

(2) "Pour bien comprendre où en est exactement la situation en physiologie expérimentale analytique, il est bon de rappeler que, parmi ceux qui la pratiquent, de plus en plus nombreux sont ceux qui tiennent la théorie des réflexes pour indéfendable. Tout d'abord la notion même de neurones est battue en brèche. D'un point de vue histologique, on découvre en bien des cas, que les éléments proprement capitaux manifestent

Cette absence de concordance entre les phénomènes de la vie et leur énoncé, dûe à la négligence méthodique de leur sens effectif dans la vie, et à l'imposition d'un sens à priori dans la réflexologie, rend inutilisable telle quelle la moindre description publiée par l'école pavlovienne (1). Qui veut cependant profiter de la moisson d'observations et d'expériences rassemblée par elle, devra prendre pour première tâche de reconstituer les faits dont cette littérature est l'expression très métaphorique afin d'en redonner des énoncés adéquats.

Pour ce qui nous intéresse présentement, nous devons retenir de l'oeuvre de PAVLOV l'extension légitime de

une structure réticulaire (BETHE). Or du coup, le rôle et la réalité d'une structure anatomique fixe, servant de base à l'association fonctionnelle des excitations et des effets, deviennent très invraisemblables..." BUYTENDIJK, Traité de Psychologie Animale, tr.fr. 1952, p.202

"Chez un octopode comme le faucheur, il existe toutefois, après amputation d'une ou plusieurs pattes, 254 moyens de locomotion, tous directs et en parfait état. Chez un décapode comme le crabe, il y a 1022 possibilités de mouvement local. Supposer, comme l'exige la théorie des associations anatomiques préétablies, qu'il reste, après amputation, des milliers de centres latents dans le système nerveux, pour assurer d'éventuelles coordinations, c'est vraiment réduire cette doctrine à l'absurde ! Mais si ces centres de réserve, momentanément virtuels, ne relèvent que de l'imagination, il n'y plus un seul motif pour en exiger un seul, afin d'expliquer le cours normal de processus.." -id. p.204.

"Un physiologiste aussi compétent que BETHE conclut : "Le vieil édifice des localisations, si souvent calfaté tant bien que mal par des hypothèses de secours, n'est plus que ruines" ; "chez l'animal intact", donc à l'état normal, "il n'y a pas de réflexes isolés". -id. p.202.

(1) "Si, dans l'analyseur acoustique de l'écorce cérébrale, il existe un point (!) relié avec le fort (!) réflexe inconditionné déclenché par une stimulation électrique, ce point exerce son influence (!) sur tous les points de cet analyseur, et leur stimulation devient un signal (!) de stimulation électrique." Ce texte est de KONRADI. Extrayons de cette phrase les seules réalités de fait qu'elle porte à notre connaissance. Que nous reste-t-il ? Ceci : un chien, qu'un dressage fait réagir défensivement à tel son donné, réagit de même à d'autres sons. Si l'auteur s'était borné à cette sobre constatation, s'il s'était contenté d'un procès verbal de ce genre, il eut évité ce pitoyable magma de physiologie pseudo-scientifique (à propos de points stimulés dans le champ analyseur acoustique de l'encéphale) et de notions psychologiques, superficiellement employées (analyseur, influence, signal). Libre à tout savant de décrire à sa guise le comportement des bêtes : cela va de soi ! Mais si l'on présente cet exposé, comme le font les épigones de PAVLOV, de manière à simuler une explication encéphalo-physiologique, on court

la notion de signal à la biologie, l'indication d'un mode expérimental original d'acquisition de conduites au signal ; mais la définition de ces conduites, impliquées dans les théories du savant russe, bien qu'elle prétende à être une définition par la genèse, souffre par trop du non-sens des énoncés auxquels elle fait recours pour présenter autre chose que des rapports lointains avec son objet.

Comme cas particulier pour notre description, prenons l'expérience-cle de la réflexologie, le conditionnement d'une conduite alimentaire à un signal.

Une première précaution, d'ordre méthodologique, sera pour nous d'établir une distinction entre l'histoire naturelle des phénomènes, c'est-à-dire implicitement référée aux normes de notre perception d'observateur, et une autre histoire, référant aux normes du vécu signifié par le comportement étudié. Nous parlerons d'une méthode historisante (historisch) visant les relations "mondaynes" des phénomènes, et d'une méthode historiale (geschichtlich) visant leur sens tel qu'il se constitue vers l'avenir dans le flux du vécu (1).

Décrire la conduite de l'animal en disant par exemple que la présentation de viande est chaque fois précédée d'un battement de métronome ou d'une lumière verte; qu'après un certain nombre d'épreuves, à ce signal employé seul, le chien salive, entrechoque ses dents, happe dans le vide, lèche la lampe, etc., consiste à demeurer sur un mode historisant; à faire état de données appartenant à notre vécu d'observateur et non pas au vécu de l'animal

un double risque. D'abord, en usant à tout instant de notions comme le parcours, l'inhibition, l'irradiation, l'analyseur, la concentration, l'endroit neutre, on se laissera aisément séduire par l'illusion que l'on vient ce faisant, d'élaborer une explication scientifique. De plus le recours à ces concepts comporte un risque : celui de laisser sans description les détails de comportement." BUYTENDIJK, -id. p.248.

(1) nous empruntons ces deux adjectifs à la traduction française "Qu'est-ce que la philosophie" de HEIDEGGER, Paris 1957. Les traducteurs les définissent ainsi : historisant désigne "un réseau d'informations et

observé, impropres donc à entrer dans un énoncé sur lequel puisse faire fond le progrès de la compréhension. De telles données naïves reposent sur l'intuition des analogies entre les comportements des différents êtres vivants et celui de l'homme ; ce n'est pas l'intuition, c'est la tentative d'explication de ces analogies qui dans la pensée naïve est vicieuse. En effet, restant à mi-chemin sur la voie de l'intuition des essences, elle est incapable de discerner le noyau identique qui fait la raison de cette analogie et par conséquent ne peut être que métaphorique. L'anthropomorphisme résulte d'une description non radicale du comportement humain autant qu'animal, et de l'établissement hâtif et non critique d'une référence commune. Celle-ci n'est possible objectivement que dans l'attitude transcendente.

Historiale par contre sera la démarche qui prendra pour objet le vécu tel que nous en avons la présentification dans le comportement. Les essences ainsi saisies seront réexprimées en langage, mais cela ne constitue pas pour elles une altération différente de celle que subit tout vécu quel qu'il soit, lorsque se tournant vers lui, "la réflexion prend pour objet ce qui était état et non objet" (1). Tout au plus peut-on dire que le langage qui le décrit donne à saisir le sens objectif du comportement à travers une présentification redoublée. Le mot comportement appelle ici une précision : l'animal com-porte non seulement son corps proprement dit, mais le champ corporel qui lui est immanent, et le comportement a donc à être connu comme la dialectique sensori-motrice de l'animal dans son Umwelt. "Si je constate que, devant une proie, un animal réagit, j'entends par là que pour cette bête, il y a quelque chose qui est une proie, parce qu'elle réagit de la sorte. Mais on ne peut constater l'existence d'une proie "objective"

(2) . La proie est un moment temporo-spatial corporel de relations chronologiques" ; historial "ce qui constitue notre partage et où il y va de notre sort".

(1) HUSSERL, Méditations Cartésiennes, p.29. Edit. fr.

(2) BUYTENDIJK Traité de psychologie animale, p.15, tr. fr.

de comportement ; et si la pensée naïve confond la proie, objet intentionnel immanent, avec la proie chose perçue, elle a tort en ce qu'elle accorde à l'animal une perception transcendante, mais elle a raison en ce qu'elle signifie confusément qu'il existe un noyau de sens commun entre la conduite animale de proie, et la perception humaine de cette proie. Or nous saisissons ce noyau de sens objectif nous-mêmes à travers une dialectique constituant le comportement comme structure noético-noématique. "Je ne connais le monde de l'animal que par le truchement de sa conduite, mais je ne discerne cette dernière qu'à travers ce que me révèle l'univers animal." (1)

La conduite du chien en présence d'un stimulus inhabituel, ce que PAVLOV nomme "réflexe d'investigation" est à décrire éidétiquement comme une appréhension sensorimotrice corporelle, la conduite étant ordonnée à certains caractères objectifs du stimulus, localisation, mode sensoriel, etc.

Appréhension corporelle aussi la consommation du morceau de viande ; qu'elle soit décrite d'une façon historisante selon les séquences de mouvements en préhension, mastication, déglutition, etc., ou soit analysée plus intentionnellement en phases d'acte telles que impulsion, déclenchement, ... assouvissement, elle apparaît comme décomposable en moments temporels. Chacun de ceux-ci, en tant que moment d'acte, résulte d'une impulsion provenant des moments antérieurs et comporte une certaine assumption en ce qu'il est moment effectif de l'assomption terminale ; en d'autres termes, chaque moment de cette appréhension est à la fois appréhension corporelle ; en ce qu'il a pour objet (Objekt) le sens du

(1) BUYTENDIJK, -id. p.15

moment corporel présent, et appréhension du signal, en ce qu'il a pour objet le sens du moment corporel suivant et au delà, du sens partiellement déterminé de l'acte dans son entier. Ainsi se trouve constituée une unité de sens, objet intentionnel de l'appréhension corporelle dans son entier, dont chaque moment temporel peut être dit une "esquisse" (Abschattung) précisément en ce qu'il est appréhension du sens partiellement déterminé de l'acte dans son entier, chaque moment venant en quelque sorte dans l'ouverture du précédent comme une nouvelle détermination du sens.

Remarquons que nous retrouvons là l'analogie soulignée plus haut entre appréhension corporelle et perception. L'unité de sens de l'acte s'esquisse à travers la continuité de ses moments, rappelant la façon dont l'unité de sens de la chose s'esquisse à travers un divers ininterrompu d'apparences (1). Et de même que le noème d'appréhension corporelle est en un certain sens une ébauche de noème de perception, nous pouvons, par opposition à l'objet (Gegenstand) de perception, nommer pré-objet l'objet (Objekt) intentionnel de l'appréhension corporelle.

Ce pré-objet n'a d'autre histoire que l'histoire du corps. C'est lui que visent certains emplois des mots "conduite", "situation", "Umwelt", comme aussi "excitant". En lui réside la communauté fondamentale d'attitude des hommes et des animaux devant le monde. "Nous comprenons la chose comme un comportement nouveau, c'est-à-dire non pas une opération intellectuelle de subsumption, mais en reprenant à notre compte le mode d'existence que les signes observables esquissent devant nous" (2). Mais alors

(1) "En vertu d'une nécessité éidétique, une conscience empirique de la même chose perçue sous "toutes ses faces", et qui se confirme continuellement en elle-même de manière à ne former qu'une unique perception, comporte un système complexe formé par un divers ininterrompu d'apparences et d'esquisses ; dans ce divers viennent s'esquisser eux-mêmes (sich abschatten) à travers une continuité déterminée, tous les moments de l'objet qui s'offrent dans la perception avec le caractère de se donner soi-même corporellement." HUSSERL, Idées I, p.132 tr.fr.

(2) MERLEAU-PONTY, Phénoménologie de la Perception, p.369

que notre "conduite de la chose" la rejette devant nous, en ob-position, ce qui en fait un ob-jet "servant dans une mesure de signe pour lui-même" (1), le comportement animal et infra-perceptif humain ne dépasse pas le degré du pré-objet et prend sur lui le sens des signes. La dialectique du pré-objet reste centrée au corps, et l'identité du pré-objet est celle d'une essence de comportement fondée dans l'identité du corps. La dialectique de l'objet converge sur la chose et s'y recentre, "donnant l'objet de façon concordante" (2), se fondant présomptivement dans l'identité de l'objet (3); cette concordance des esquisses se maintenant au besoin "au moyen de ratures" (4). Dans la perception, la chose qui est esquissée apparaît "en personne" au delà des esquisses ; dans l'appréhension corporelle, l'esquissé est le corps, se confirmant continuellement en lui-même par un divers ininterrompu d'appréhensions corporelles dans lequel il s'esquisse lui-même en actes. Le sens de l'acté, que nous avons nommé pré-objet, est également donné de façon concordante, cette concordance se maintenant au besoin au moyen de ratures.

Par exemple l'animal mis en cage ayant une fois trouvé au cours de son agitation le mouvement qui le libère, le retrouvera aussitôt dès la seconde épreuve (5). Lors de l'appréhension terminale et assumptive de l'acte se détermine le sens resté vague jusque là de la suite d'appréhensions anarchiques. Et du coup se trouvent éliminées, biffées, celles dont le sens ne concorde pas avec le sens final de l'acte assumé.

Nous sommes maintenant en mesure de comprendre l'appréhension de signal dans sa genèse authentique.

(1) HUSSERL, Idées I, p.174 tr.fr.

(2) - id p. 138.

(3) MERLEAU-PONTY, dans la Phénoménologie de la Perception montre que finalement aussi "l'identité de la chose à travers l'expérience perceptive n'est qu'un autre aspect de l'identité du corps propre"(p.216)

(4) HUSSERL, Idées, p. 510.

(5) Expérience mentionnée par MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p.103.

Dégageons d'abord de ce qui précède quelques points importants :

De tous les sens objectivement possibles ne deviennent sens d'appréhension corporelle que ceux qui concordent avec le sens de l'acte.

La différence entre la rature dans la perception et la rature dans l'appréhension corporelle réside en ce que la raison de la première est l'identité présumptive de l'objet transcendant, et la raison de la seconde l'unité finale du sens de l'acte.

Chaque moment d'un acte est à la fois appréhension présente et prochaine, c'est-à-dire à la fois appréhension corporelle et appréhension de signal.

De là, une appréhension corporelle à un "stimulus inhabituel" figurant comme moment de fait dans la continuité déterminée dans laquelle s'esquisse un acte, sera biffée en tant qu'appréhension corporelle et ne subsistera qu'en tant qu'appréhension de signal, c'est-à-dire en tant qu'appréhension prochaine du sens de l'acte.

La genèse de l'appréhension de signal se comprend donc par la possibilité pour l'appréhension corporelle d'être à la fois présente et prochaine, par la possibilité pour le corps de s'esquisser en actes dans le divers ininterrompu des appréhensions corporelles et de la possibilité, résultant des deux premières, pour l'appréhension corporelle devenant moment d'acte d'être biffée en tant qu'appréhension présente.

Le corps s'esquisse dans l'appréhension corporelle comme la chose s'esquisse dans la perception ; mais l'appréhension corporelle est originaire par rapport à la perception de chose, comme le donnait à penser son antériorité de fait ; en effet la donation de sens corporelle est dynamique, elle est en même temps une "prise" de sens par le corps, alors que la donation de sens perceptive laisse être sans l'altérer la chose perçue, ce qui présup-

pose une certaine "mise en suspens" de l'appréhension corporelle.

De même que la chose s'annonce par ses esquisses, on parle d'annonce quand le corps s'esquisse en tel comportement, en telle situation, c'est-à-dire appréhende un signal. C'est ici qu'apparaît le caractère de passage entre le corps et la chose que revêt le pré-objet. Il est une synthèse de sens particulièrement dense, structurée en un noyau solide préfigurant l'objet transcendant. Ce pré-objet est le sens du signal, le sens du comportement, de la situation, du but annoncés par lui. Bien qu'immanent, il est le "lieu d'esquisse" du corps, et par là il est comme le bourgeon d'où naîtra la chose.

isolé parmi les parties réelles de l'entourage, avec la différence toutefois que la méthode éidétique connaît à priori la nature de son objet.

Un exemple remarquable de ce progrès par approches nous est donné par l'apparition de la notion de sign-gestalt (TOLMAN, 1932); avec elle le signal cessait d'être identifié à la chose pour l'être à la forme, d'être un objet réel pour devenir objet phénoménal.

Le problème radical est celui-ci : comment, à partir d'une perception (celle de la partie réelle indiquée comme étant le signal par la biologie naturelle), abstraire l'objet intentionnel non perceptif qu'est le signal. Il ressort que la notion de sign-gestalt n'est encore qu'une notion approchée, car la Gestalt en ce sens est une configuration perceptive. Remarquons que les recherches de la Gestaltpsychologie, si elles ont pour thème la perception, prennent toujours pour données le perçu ; le passage du perçu, c'est-à-dire de l'objet intentionnel constitué de la perception à l'objet intentionnel de l'appréhension corporelle, — impliqué par la notion de sign-gestalt — est aussi une inférence. Il apparaît donc que seule une démarche prenant pour objet les appréhensions constitutives peut déterminer le signal dans sa nature propre.

Nous devons mentionner ici des recherches menées par WERNER (1), GOLDSTEIN et ROSENTHAL (2), portant justement sur les étapes sensori-motrices de la perception (3). Ces recherches mettent à jour l'existence d'un

(1) Untersuchungen über Empfindung und Empfinden, I, p.158 sq., et Über die Ausprägung von Tongestalten.

(2) Zum Problem der Wirkung der Farben auf den Organismus.

(3) "La couleur, avant d'être vue, s'annonce alors par l'expérience d'une certaine attitude du corps qui ne convient qu'à elle et la détermine avec précision: " il y a un glissement de haut en bas dans mon corps, ce ne peut donc être du vert, ce ne peut être que du bleu ; mais en fait je ne vois pas de bleu" dit un sujet (étudié par WERNER). Et un autre : "J'ai serré les dents et je sais par là que c'est du jaune". Si l'on fait croître peu à peu un stimulus à partir d'une valeur subliminale, il y a d'abord expérience d'une certaine disposition du corps et soudain la sensation se continue et "se propage

fond d'attitudes corporelles originaires qui sont comme l'alphabet de la connaissance du monde par le corps, alphabet dans lequel sont écrites toutes les appréhensions sensori-motrices, y compris la perception. Elles ouvrent une perspective d'étude concrète des appréhensions sensori-motrices en référence à la perception, rendant possible de déterminer avec rigueur sur la voie de quelle perception et à quelle étape de cette voie se situe telle conduite corporelle ; ou au contraire, jusqu'où sur la voie de telle perception va telle appréhension corporelle avant la rature qui l'a faite appréhension de signal, et à quel "niveau" se situe la rature. Pour mener cette étude, il faudrait reprendre les expériences de WERNER, GOLDSTEIN et ROSENTHAL, en établissant des conditionnements par lesquels les stimulus employés deviendraient signaux.

Pratiquement, lorsqu'on dit que tel phénomène, telle configuration, tel stimulus, voire telle chose est un signal, on entend par là qu'ils sont le repère perceptible du signal véritable, ayant avec lui un rapport corrélatif du rapport de la perception avec l'une de ses étapes sensori-motrices.

Il reste que, si une étude historisante du comportement trouve meilleur compte à faire état de signaux, il sera plus facile dans une étude historique de parler d'appréhension de signal ou d'appréhension corporelle biffée. Cette dernière notion est infiniment plus maniable pour la description des comportements supérieurs au simple conditionnement. Elle est utilisable à tous les niveaux de conduite, depuis les formes syncrétiques

dans le domaine visuel" (id.). (...) on peut découvrir à l'intérieur du son une "micromélodie" et l'intervalle sonore n'est que la mise en forme finale d'une certaine tension d'abord éprouvée dans tout le corps (id.)". MERLEAU-PONTY, Phénoménologie de la Perception, p.244. "Il y a de même un son objectif qui résonne hors de moi dans l'instrument; un son atmosphérique qui est entre l'objet et mon corps, un son qui vibre en moi "comme si j'étais devenu la flûte ou la pendule"; et enfin un dernier stade où l'élément sonore disparaît et devient l'expérience, d'ailleurs très précise, d'une modification de tout mon corps (d'après WERNER)". id. p.263.

jusqu'au langage. Dans les conduites du niveau syncrétique (1) par exemple, on note que chaque moment temporel annonce trop faiblement l'acte achevé, le pré-objet a trop peu de cohésion, pour qu'une appréhension corporelle inhabituelle ait ses chances de se voir intégrer et biffer, c'est-à-dire de devenir appréhension de signal. A l'autre extrémité de l'échelle, au niveau du langage, la notion même de diverses "couches de signification" avertit de l'existence de ratures de plusieurs degrés. L'appréhension au phénomène sonore par exemple est biffée en faveur d'une appréhension de sens verbal ; cette même appréhension de sens verbal, à l'entrée du mot dans la phrase, -- la phrase est à décrire comme un acte qui s'esquisse à travers une continuité d'appréhensions corporelles verbales, -- subit à son tour une rature ayant sa raison dans l'unité finale du sens...

Notons à ce propos le glissement qu'opère une étude phénoménologique du signal : au début le signal est une réalité empirique dont le premier examen montre qu'il a un sens ; dans un second mouvement, l'appréhension de ce sens se révèle comme étant une appréhension corporelle biffée ; en troisième enfin le signal est connu comme étant l'objet originel de cette appréhension corporelle biffée, c'est-à-dire qu'il est un sens dont la réalité empirique du début n'est que le repère.

C'est à la lumière de ces constatations que la réflexologie pavlovienne laisse apparaître son erreur fondamentale : pour elle le signal ne cesse jusqu'au bout d'être une réalité naturelle, chose perçue ou activité physico-chimique ; l'acte, l'intention, le sens sont des apparences et ne sont jamais constitutifs d'aucun objet. Pour reprendre l'expression de MERLEAU-PONTY, elle se place "dans un monde" complet et réel sans s'apercevoir

(1) cf. MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p. 113 sq.

qu'à l'égard de ce monde l'expérience perceptive est constituante" (1). Elle ne voit pas que l'animal toujours et l'homme d'abord vivent, non parmi les objets de la perception, mais avec les pré-objets de l'appréhension corporelle. Il y a bien une allusion à l'unité du pré-objet dans la notion de "stéréotype dynamique", mais il faut reconnaître que, loin d'être une description adéquate et encore moins une "explication", la réflexologie ne dépasse pas le niveau d'une allusion de plus en plus allégorique à mesure qu'elle aborde des comportements plus différenciés.

Pour une raison du même ordre toute interprétation cybernétique ne peut concerner que des contrefaçons, des altérations ou des "atomisations" du comportement. Seules des conduites à des "buts" et des "signaux" perçus sont susceptibles d'une reproduction cybernétique. Or les authentiques conduites au signal, au but, n'ont pas pour objet intentionnel le "signal", le "but" perçus, ni une abstraction de ces perçus, mais elles constituent le signal, le but en tant que noyaux de sens non perceptifs. De ceux-ci, situés non dans la dimension réelle-naturelle, mais constitutive-éidétique, les montages physiques ne peuvent fournir que des contrefaçons. Chaque moment d'appréhension corporelle est une donation de sens, et chaque donation de sens vient déranger les données dont une explication cybernétique exigerait qu'elles fussent données une fois pour toutes. Et de fait, tout ce qui entrave le mouvement par lequel se fait la donation de sens, "réduit momentanément l'organisme à la condition de système physique" (2). Dans le cas des stéréotypies par exemple, qui sont de pures appréhensions de signal, témoignant d'une suspension de l'appréhension

(1) MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p. 235.

(2) - id. p. 163.

corporelle, il y a répétition d'une conduite dont le sens a été une fois donné ; ce stéréotype déshabité et fixé est analysable tant comme mécanisme neuro-physique, que comme Gestalt physique. De même les artifices de clinique ou de laboratoire provoquent des appréhensions corporelles de sens presque indéterminé, et ce comportement atomisé, fait de conduites parcellaires dont le "vecteur" historial est pratiquement nul, caractérisé par des donations de sens fugaces et incohérentes, est également à peu près réductible à une schématisation cybernétique (1).

Toutefois cette déchéance du comportement observée avec les stéréotypies et l'"atomisation" expérimentale indique que le système nerveux peut fonctionner comme un système cybernétique et justifie les prétentions des cybernéticiens à expliquer les phénomènes neuro-physiologiques par les lois de leur discipline. Mais une confusion est à éviter, car eux aussi utilisent le terme de signal.

Ils individualisent sous ce nom un phénomène recouvrant un certain nombre d'évènements physico-chimiques liés par un rapport de causalité selon une certaine forme dépendant des structures de l'organisme et du milieu. Autrement dit l'individualité du signal cyberné-

(1) "L'examen attentif d'un acte instinctif, chez les animaux inférieurs -- étoiles de mer, crabes -- révèle que les réflexes ne sont que des cas-limites des actes qui, dans la nature, manifestent toujours la liaison des formes sensorielles et des formes motrices au sein d'un cycle fonctionnel" BUYTENDIJK, Traité de Psychologie animale, p.205 tr. fr.
"Le réflexe est un acte de variabilité minima" id. p.205.
Le réflexe est "un évènement éjecté du flux vital par une expérience vivisectrice". VON WEIZSACKER, Reflexgesetze, 1927. in précédent p. 198.

"Le réflexe constant serait donc une réaction "catastrophique" qui apparaît dans des "situations-limites". "GOLDSTEIN cité par MERLEAU-PONTY, La Structure du Comportement, p. 46.

"La pathologie du comportement supérieur connaît aussi cette alternance des stéréotypies et du "n'importequisme" (PIAGET) qui expriment également l'impuissance du sujet à maîtriser une situation". MERLEAU-PONTY, id. p.46

"Quand on examine chez un sujet humain le réflexe pupillaire, on pourrait dire que le sujet "prête" son oeil à l'expérimentateur; alors et alors seulement on observe pour un stimulus donné une réaction à peu près constante ; cette régularité ne se retrouvera pas dans l'usage vital de la vision". id. p.47.

tique réside dans sa forme, et non dans ses caractères physico-chimiques. Nous retrouvons là le concept de Gestalt, c'est-à-dire "non pas une réalité physique, mais un objet de perception, sans lequel d'ailleurs la science physique (ajoutons : et électrophysiologique) n'aurait pas de sens, puisqu'elle est construite à propos de lui et pour le coordonner" ; qui ne peut pas "être défini en termes de réalité, mais en termes de connaissance, comme une chose du monde physique, mais comme un ensemble perçu"(1). Notons que cette forme dont les électrophysiologistes font leur "signal" diffère du sign-gestalt de TOLMAN en ce qu'elle est susceptible de recouvrir un ensemble d'événements situés tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du système nerveux. Mais que cette forme soit considérée au niveau du perçu (sign-gestalt), ou travers les changements de potentiels neuro-électriques (EEG-patterns), ou encore historiquement telle que sign-gestalt et EEG-pattern par exemple soient regardés comme des moments de son destin, il n'en demeure pas moins que son unité n'existe pour l'organisme que fondée dans l'unité d'une appréhension corporelle, dont l'objet intentionnel est un certain noyau de sens accessible à une description éidétique du comportement. Autrement dit, la véritable unité de ce "signal" est d'ordre infra-perceptif. Son intérêt réside en ce qu'elle introduit un nouvel aspect de comportement, l'aspect "électrique", mettant sur la voie de nouvelles corrélations causales, et par là d'une description plus rigoureuse de l'essence du comportement.

Ajoutons qu'en fait, le signal électrophysiologique, essentiellement différent du signal de la biologie, n'est autre que le stimulus de la physiologie, dans son destin neuro-électrique. Il n'est dit signal que par analogie avec les appareils de signalisation, dans lesquels sont nommés "signaux" des formes énergétiques susceptibles

(1) MERLEAU-PONTY, op. cit., p.155.

d'être maniées sans s'altérer et de servir à mettre en forme des ensembles réels, c'est-à-dire à élaborer à partir d'eux d'autres ensembles réels qui soient intelligibles comme représentation des premiers selon tel ou tel type de corrélation. Ces "signaux" n'ont de sens que par et dans la saisie perceptive, ne sont signes qu'en étant symboles. Le sens du signal cybernétique n'en est pas constitutif, il est une apparence dont n'a que faire une description génétique, laquelle est réductible à l'explication par les lois. Nous avons vu que le signal biologique par contre, est un sens, et qu'il a un sens; et le sens qu'il a, comme le sens qu'il est, ne sont pas objets de saisie perceptive, mais les objets intentionnels d'appréhensions corporelles.

Notons cependant que l'acception cybernétique du terme signal se rattache à l'acception commune; qui admet comme cas-limite que le signal soit donné par une machine et reçu par une autre (cf. p.14). L'appréhension de signal biologique peut être interprétée parallèlement comme une réaction à un signal cybernétique; mais alors il s'agit de deux genres d'intellection essentiellement différents, dont témoignent les deux sens radicalement irréductibles du mot.

Il importe de faire une distinction entre le signal au sens propre ou signal biologique et les sens figurés dans lesquels la cybernétique et l'électrophysiologie utilisent ce terme; il est souhaitable que soit concrétisée cette distinction, sinon par le choix d'un autre terme le remplaçant dans son sens figuré, du moins en spécifiant à l'aide d'un adjectif: signal biologique, signal cybernétique.

CONCLUSIONS

Un texte phénoménologique est l'indication de la meilleure attitude à prendre pour voir les choses dans leur essence. La vraie conclusion est donc la prise de cette attitude par le lecteur, lui en rendant inutile son expression dans un texte. Si nous donnons ici des conclusions, elles consisteront à résumer ce que nous avons vu en prenant l'attitude préconisée : conclusions biologiques, conclusions méthodologiques.

Le concept de signal met en cause le domaine infra-perceptif du comportement, ou domaine de l'appréhension corporelle.

L'appréhension corporelle s'apparente à la perception en ce qu'elle est à définir comme un vécu de conscience positionnelle. Son objet intentionnel, ou sens objectif de ce vécu, est immédiatement saisissable dans le comportement.

L'appréhension corporelle se différencie de l'appréhension perceptive par le degré différent, plus bas, de la constitution transcendentale de son objet intentionnel. Ou encore :

- la façon pour la chose d'avoir du sens est d'être perçue ;

- la façon pour le corps d'avoir du sens est d'être engagé dans l'appréhension corporelle ;

- de même que la chose s'esquisse dans un divers ininterrompu d'apparences, le corps s'esquisse en acte dans un divers ininterrompu d'appréhensions corporelles ;

- de même que certaines esquisses de la chose ne

concordant pas avec le sens esquissé sont biffées, certaines appréhensions corporelles dont le sens ne concorde pas avec le sens final de l'acte sont également biffées ;

- chaque moment d'un acte corporel est à la fois appréhension d'un sens présent et appréhension prochaine du sens partiellement déterminé de l'acte dans son entier ;

- la rature portant sur un moment d'acte le biffant en tant qu'appréhension corporelle présente, mais le laissant subsister en tant qu'appréhension prochaine, fait de ce moment une appréhension de signal ;

- le signal est donc le sens objectif originel d'une appréhension corporelle biffée ; il a le sens de l'acte dont cette appréhension est devenue un moment.

Le rapport du "signal" selon l'acception naturelle (panneau-signal, chose-signal, sign-gestalt), au signal vrai est celui du monde perçu au monde vécu ; ce rapport ne peut être compris qu'à travers l'élucidation de la perception et de l'appréhension corporelle en tant que fonctions constituantes transcendentales.

Le signal au sens cybernétique est une forme énergétique servant à mettre en forme des ensembles réels, c'est-à-dire à élaborer à partir d'eux d'autres ensembles réels intelligibles comme une représentation des premiers. Il vaut donc comme symbole et diffère essentiellement du signal biologique.

Il est donc souhaitable que soit distinctement marquée dans la langue la différence entre les deux acceptions.

Notre intention dans ce travail était de mettre à la place des définitions empiriques et contradictoires données jusqu'ici du concept de signal par les sciences naturelles, une description radicale qui en soit l'élucidation complète. Ce faisant nous nous sommes appliqués

à comprendre l'attitude nouvelle préconisée par HUSSERL dans la connaissance de toutes choses. C'est pourquoi nous nous permettons de terminer en citant un des passages des MEDITATIONS CARTESIENNES qui nous ont servi de fil d'Ariane:

(Il vient d'être dit que "la vie quotidienne" et "la pensée active" sont "naïves"). "Il n'en est pas autrement des sciences positives. Ce sont des constructions naïves, bien que d'un ordre supérieur ; elles sont produites par une technique théorique, sans que les fonctions intentionnelles, dont, en dernière analyse, tout provient, soient explicitées. Certes, la science prétend justifier ses démarches théoriques et repose toujours sur une critique. Mais sa critique de la connaissance n'est pas dernière, c'est-à-dire une étude et une critique des fonctions originelles, un éclaircissement de tous les horizons intentionnels. Ces derniers seuls peuvent saisir d'une manière définitive la "portée" des évidences et, corrélativement, établir le sens de l'existence des objets, des constructions théoriques, des valeurs et des fins. Aussi rencontrons-nous -- et précisément au niveau élevé de la science positive moderne -- des crises, des paradoxes, de l'inintelligible. Les concepts premiers qui portent toute la science et déterminent la sphère de ses objets et le sens de ses théories, ont une origine naïve ; ils ont des horizons intentionnels indéterminés ; ils résultent des fonctions intentionnelles inconnues, exercées d'une manière grossièrement naïve. Ceci vaut non seulement des sciences spéciales, mais aussi de la logique traditionnelle avec toutes ses normes formelles. Tout essai fait par les sciences, telles qu'elles se sont historiquement constituées, de trouver un meilleur fondement, de se comprendre mieux elles-mêmes, de comprendre leur propre sens et leur propre fonctionnement est une prise de conscience de soi-même par le savant. Mais il n'y a qu'une seule prise de conscience de soi-même qui soit radicale, c'est celle de la phénoménologie. Son radicalisme est inséparable de son universalité ; et il est en même temps inséparable de la méthode phénoménologique : prise de conscience de soi-même sous forme de la réduction transcendentale, explicitation intentionnelle de soi-même -- de l'ego transcendantal dégagé par la réduction -- description systématique dans la forme logique d'une eidétique intuitive." (p.130-1)

Vu

Le Président de Thèse :

Pr. L. MICHAUX

Vu

Le Doyen

Vu

et PERMIS D'IMPRIMER
LE RECTEUR

de l'ACADEMIE DE PARIS

B I B L I O G R A P H I E

- W.R.ASHBY, W.GREY WALTER, Mary A.B.BRAZIER, W.RUSSEL BRAIN,
Perspectives cybernétiques en psychophysiologie ,
Paris, P.U.F. 1951.
- A.BETHE, Handbuch der normalen und pathologischen Physiologie,
Berlin, Julius Springer, 1927, sqq.
- F.J.J.BUYTENDIJK, Traité de psychologie animale
Paris, P.U.F., 1952.
- GOLDSTEIN, The Organism, New-York, 1939.
- GOLDSTEIN et ROSENTHAL, Zur Problem der Wirkung der Farben
auf den Organismus, Schweizer Archiv für Neurologie und
Psychiatrie, 1930.
- P. GUILLAUME, La Psychologie de la Forme
Paris, Flammarion, 1937.
- M.HEIDEGGER, De l'essence de la vérité, Louvain, Nauwelaerts,
Paris, Vrin, 1948.
- Qu'est-ce que la philosophie ?
Paris, Gallimard, 1957.
- E.HUSSERL, Idées directrices pour une phénoménologie
Paris, Gallimard, 1950.
- Méditations Cartésiennes, Paris, Vrin, 1953.
- D. KATZ, Introduction à la psychologie de la Forme
Paris, Rivière, 1955.
- KOEHLER, Die physischen Gestalten im ruhe und in stationären
Zustand, Erlangen Braunschweig, 1920.
- MERLEAU-PONTY, La structure du comportement
Paris, P.U.F., 1953.
- Phénoménologie de la Perception
Paris, Gallimard, 1945.
- E.MINKOWSKI, Le temps vécu, Paris, d'Artrey, 1933.
- Vers une cosmologie, Paris, Aubier, 1936.
- I.P.PAVLOV, Typologie et pathologie de l'Activité Nerveuse
Supérieure, Paris, P.U.F., 1955.
- Cycle de cours sur les travaux de I.P.PAVLOV, La
Raison n°8, Mai 1954.
- J.P.SARTRE, Esquisse d'une Théorie des Emotions, Hermann,
Paris, 1937.

E. TRILLAT, L'apport de la Phénoménologie de Merleau-Ponty
au problème de l'aphasie, Entretiens Psychiatriques
1952, Paris.

V. Von WEIZSÄCKER, Reflexgesetze, Handbuch der normalen und
pathologischen Physiologie, Bnd X, Berlin, 1927.

A. WALLON, De l'acte à la pensée, essai de psychologie comparée
Flammarion, Paris, 1942.

WERNER, Über die Ausprägung von Tongestalten, Zeitschrift für
Psychologie, 1926.

- Untersuchungen über Empfindung und Empfinden, I, et II:
Die Rolle der Sprachempfindung im Prozess der Gestaltung
ausdrucks-mässig erlebter Wörter, ibid., 1930.

T A B L E

Avant-propos	3
Le signal a un sens	11
Le signal est un signe	11
Le signal annonce, avertit	24
L'appréhension de signal	27
Le signal est un sens	43
Conclusions	51
Bibliographie	55

